

« Les Déportés »

Les témoignages qui vont suivre
sont ceux de 3 des 18 élèves de la promotion
photographiée ci-dessous au grand complet
(à l'exception du photographe, GERARD)



Coll. Jacques LORIER

(De gauche à droite)

Debout à l'arrière-plan (têtes) :

LECLERC(Jean) / RENAUD (Emile) / GUILLARD (Gilbert) / SMITH (René) / GUEZENNEC (Yves) / GUICHARD (Maurice)

Debout au second plan :

MARTIN (Jean) / MAUFFRAIS (Henri) / DUGRE (Charles) / MILON (Louis) / LEMONNIER (Joseph) / MARTIN (Jacques)

Accroupis devant :

GAUTIER (Henri) / LORIER (Jacques) / DARTOIS (Jacques) / BERTHELEU (Emile) / BERRANGER (Rémy)

(les noms des auteurs sont soulignés)

Témoignage de Jacques Lorier :

Juin 1943 : reçu au concours d'entrée à l'Ecole Normale, je suis affecté comme mes 17 camarades de promotion en classe de 2^{ème} moderne au lycée de garçons de Rennes, avenue Janvier (à l'époque c'était l'unique lycée public de garçons et il était parfaitement anonyme). Le gouvernement de Vichy avait dès septembre 1940, supprimé les Ecoles Normales et, depuis la rentrée de 1941, les normaliens étaient devenus des élèves-maîtres dont la scolarité jusqu'au baccalauréat s'effectuait dans les lycées secondaires en tant que boursiers complets.

En fait à la rentrée scolaire tardive de 1943 (le 17 octobre...), je n'ai pas découvert les bâtiments de l'avenue Janvier ... mais des baraquements à la sortie du bourg de Louvigné-de-Bais. En raison des bombardements subis par Rennes en Mars et Mai 1943, l'Inspection Académique avait décidé le repli du Lycée sur plusieurs sites : Thourie pour les classes préparatoires aux grandes écoles, Tresbœuf et Lalleu pour les Premières et Terminales et Louvigné-de-Bais pour les classes de la 6^{ème} à la Seconde.

Lycée dispersé ... normaliens éparpillés ... Nos « pères » (promo 42) étaient à Tresbœuf, nos « grands-pères » (promo 41) à Lalleu, pire encore ! nos « grands-mères », « mères » et « sœurs » (normaliennes des promo 41 à 43) étaient à la Guerche-de-Bretagne où le Lycée de Filles avait été réplé en bloc. En quelque sorte nous étions *orphelins*, séparés de nos parents et qui plus est, mêlés nous « fils du peuple », à 17 lycéens « normaux », « fils de bourgeois » à nos yeux, qui s'ajoutaient à nous pour constituer une classe de 35 élèves. Fort heureusement l'amalgame entre les deux groupes prit sans peine, peut-être facilité par les difficultés de toutes sortes de l'époque.

Même à Louvigné la présence allemande était visible. Depuis la chute de Stalingrad en Février 1943 l'armée allemande reculait sur tous les fronts et les soldats devenaient plus nerveux, plus agressifs. A cela s'ajoutait la menace des miliciens de plus en plus aux abois, surtout à partir de 1944. La résistance se développait et multipliait les attentats, notamment au niveau des voies ferrées, avec parfois des conséquences critiques. Ainsi en juillet 1943, mon père avait été arrêté comme otage à la suite d'un attentat à Noyal-sur-Vilaine (il faisait partie d'un groupe de 30 : 25 hommes et 5 femmes) et il était toujours dans les griffes des Allemands. Beaucoup de familles avaient un des leurs, prisonnier de guerre. Pas étonnant si l'insouciance de notre jeunesse était parfois passablement tempérée. On ressentait plus ou moins une angoisse latente...

Les locaux du centre de repli étaient essentiellement constitués par de grands baraquements en brique, initialement construits pour abriter des réfugiés de l'exode de 1940. Certains servaient de dortoirs équipés de châlits en bois, très rudimentaires et très durs. D'autres abritaient des salles de classe étroites, avec de longues tables disposées dans le sens de la longueur des baraques. Le chauffage était assuré par des poêles à bois. L'hiver 43-44 a été assez rude, avec de la neige. Il ne faisait guère chaud dans les dortoirs. Certains matins, au réveil, les internes se regroupaient dans un coin, se serraient les uns contre les autres en sautant et dansant pour se réchauffer. Quant à la nourriture, elle était limitée par le rationnement. Durant les premiers mois de notre arrivée, la prospection des fermes des alentours a permis une amélioration. Mais cela devait vite se tarir, le marché noir aidant.

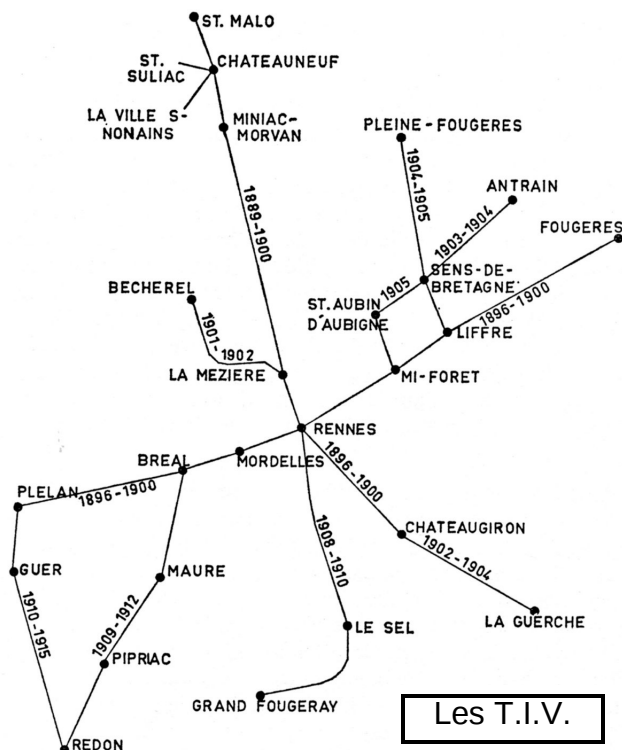
Bien entendu la plupart des élèves étaient internes. Avec deux camarades, issus comme moi de l'Ecole Primaire Supérieure (EPS) de Dol-de-Bretagne, j'étais externe. Nous logions à 3 km du bourg, sur la route de Bais, dans une petite maison isolée : La Peillarderie, louée pour la circonstance par mes grands-parents paternels, instituteurs en retraite. Sans doute étions-nous mieux nourris et mieux couchés que les internes. Mais ce n'était pas la panacée pour autant ! Il n'y avait qu'une seule pièce bien sombre (l'unique fenêtre était minuscule) et très encombrée (quatre lits, une armoire, une grande table centrale, une table de toilette). Comme il n'y avait pas de fourneau, ma grand-mère était contrainte de faire la cuisine à même la cheminée... Quelle fatigue à près de 70 ans ! Il lui fallait sans cesse se baisser et se relever ...



La Peillarderie (Coll. J. Lorier)

Il n'y avait ni l'eau ni l'électricité. De ce point de vue c'était quasiment le Moyen-Âge ! A tour de rôle un des jeunes allait chercher l'eau dans un puits distant de 200 mètres... Pour ce faire, il était équipé d'une sorte de joug en bois placé sur les épaules avec, à chaque extrémité, une chaîne à laquelle était suspendu un seau. Deux seaux de 10 litres c'était lourd au retour ! Inutile de dire que nous étions des champions en matière d'économie d'eau ...

L'éclairage, quant à lui, était assuré par une lampe à acétylène, encore appelée lampe à carbure. En effet, le gaz était produit en faisant arriver de l'eau sur du carbure de calcium ; il s'échappait par un brûleur qui, bien réglé donnait une flamme assez brillante, suffisante pour éclairer toute la table sur laquelle nous faisons nos devoirs. Il fallait vider et nettoyer la lampe chaque jour et la recharger. Encore fallait-il posséder du carbure ! Heureusement mon grand-père connaissait un chef de service de la Préfecture qui lui donnait de manière assez libérale, les bons nécessaires pour l'achat de ce produit. Pour ce faire, il lui fallait se rendre à Rennes ... Ce qui m'amène à aborder un autre problème de l'époque : celui des transports.



(Source : Histoire de Rennes, Privat, 1972)

Les voitures étaient extrêmement rares, notamment celles à essence. Les bons d'essence étaient réservés aux véhicules prioritaires. En général, autocars et camions étaient à gazogène, ce qui limitait la vitesse et la longueur des déplacements mais nullement les pannes... Heureusement il y avait les tramways à vapeur d'Ille-et-Vilaine, les T.I.V. et, surtout les vélos.

Par chance Louvigné-de-Bais était sur la ligne Rennes-La Guerche et donc relativement accessible (beaucoup plus que Thourie, Lalleu ou Tresbœuf). Cependant aller de Rennes à Louvigné ou l'inverse, c'était toute une équipée ! Il fallait facilement 2 heures pour faire les 32 km du parcours. Le charbon faisant défaut le combustible était généralement le bois. Les arrêts étaient nombreux et longs. A Châteaugiron on restait 20 à 30 minutes : il fallait renouveler l'eau, le combustible, et attendre le train venant en sens inverse car c'était une voie unique. En hiver, avec la neige et le verglas, la locomotive peinait à franchir les côtes un peu fortes. Parfois les voyageurs devaient descendre et suivre à pied le train qui montait à vide...

En définitive le vélo était encore plus sûr ! A la Peillarderie nous l'utilisions 4 fois par jour pour parcourir les 3km qui nous séparaient des baraques. Ce n'était pas toujours facile. En hiver nous avions froid car nous n'étions guère habillés. Les crevaisons étaient fréquentes car nous avions des pneus usagés et de vieilles chambres à air multirustinées (pour avoir du matériel neuf il fallait des bons, bien difficiles à obtenir).

En dépit d'un contexte difficile, l'année scolaire se déroula à peu près normalement. Le centre de Louvigné était dirigé par le surveillant-général du Lycée, Monsieur PIERRE, qui maintenait une discipline à la fois ferme et compréhensive. C'était encore l'époque où l'on entrait en classe en rang et en silence et où l'on restait debout à sa place jusqu'à ce que le professeur dise de s'asseoir... Nous avons eu la chance d'avoir des professeurs remarquables et dévoués.

En français, Monsieur MONTPERT, était un des rares enseignants à pouvoir venir à pied au Lycée car avec sa famille, il logeait dans le bourg. Je me rappelle qu'aux dissertations s'ajoutaient alors des épreuves de récitation avec notation et classement. Je me revois encore, déambulant avec mes deux copains dans les allées du jardin de La Peillarderie, apprenant par cœur des poésies de Marot ou de Ronsard ou des tirades entières de Corneille ou de Racine... Au moins nous en souvenons-nous encore ! La plupart des professeurs venait à vélo, parfois de loin. Ainsi notre professeur d'histoire-géographie, Monsieur JAYLES faisait l'aller et retour entre Louvigné et La Guerche où Madame JAYLES dirigeait le Lycée de Filles. En anglais nous avions Monsieur NOEL, futur professeur à la faculté des lettres, et en physique-chimie le célèbre Monsieur REBUFFE dit « Le Teuf » car il postillonnait énormément en parlant, de sorte qu'au premier rang, il fallait se protéger de ses « escarbilles »...



Nous en gardons tous un souvenir affectueux. Il était très calé, à la fois agrégé et docteur ès sciences. Il avait pu apporter de Rennes, sur la remorque de son vélo, un peu de matériel (notamment de vieilles lentilles d'optique). Dès que c'était possible, il nous faisait des expériences.. que nous mettions à mal de temps à autre, par des courts-circuits inopinés favorisés par la vétusté des installations électriques. Il faisait la discipline de façon pour le moins originale. L'élève puni devait se tenir debout à sa place, en levant un ou deux bras, pendant un temps plus ou moins long... Lors d'une visite inopinée le Proviseur d'alors, Monsieur Monard, eut la surprise, en entrant dans la classe, de découvrir plusieurs élèves les mains en l'air comme dans un western...

En dehors du travail, les distractions étaient limitées. Il y avait surtout le foot sur un terrain proche du centre, quelques sorties à pied en campagne et les inévitables parties de cartes.

A la Peillarderie, pour nous trois, s'y sont ajoutés les « foins » dans les fermes voisines. A la maison, faute de courant, il n'y avait qu'un poste à galène en guise de radio.

Survint le 6 juin 1944, le débarquement allié en Normandie. Commencée tardivement, l'année scolaire s'interrompt brusquement vers la mi-juin. Les élèves rentrèrent chez eux. Par la suite les baraques furent assez vite détruites. La Peillarderie elle-même fut abattue dans les années 1980... Subsiste, en dépit des années (plus de 60 ans !) un lien très fort entre les camarades survivants de cette promotion 1943 qui avait pris pour nom : « Les Déportés »... Tout un symbole !

Jacques Lorier

Témoignage de Jacques Martin :

A la rentrée 1943 commença notre déportation. Double, parce que Pétain en fermant les écoles normales, foyers de républicanisme, nous envoyait au lycée où nous retrouvions, nous les primaires, ceux qui nous avaient quittés à 11 ans pour le lycée, ces transfuges avec lesquels nous nous bagarriions sur la butte du Champ de Mars, mais aussi parce que le lycée de Rennes, comme la plupart des écoles, se repliait au vert pour soustraire les chers petits aux bombardements.

C'est ainsi qu'ayant pris à la gare de Viarmes, le vieux tacot des T.I.V., une troupe hétéroclite de potaches arriva un soir d'octobre dans le petit bourg de Louvigné-de-Bais, où des baraques devaient héberger nos nuits et nos cours.

Pour ce qui est des nuits, on avait disposé des châlits en bois sur lesquels nous disposions nos matelas. Mon frère, entré au lycée en même temps, avait hérité au titre sans doute du droit d'aînesse du seul matelas disponible à la maison et j'avais pris ce qui restait, c'est-à-dire le court matelas et les deux coussins du divan de la salle à manger. Ce n'était pas très souple mais les copains qui voulaient me "virer", comme cela se pratiquait beaucoup, pouvaient faire deux essais avant de me faire tomber.

Les sanitaires étaient spartiates : couvertes, mais en plein air, une sorte de longue auge de fer blanc surmontée d'une rampe de trous qui délivraient l'eau des ablutions, des toilettes rustiques fleurant bon le carbonyl et le crésyl, et des pissoires bizarres en forme de trémie qui permettaient des mictions pleines de fantaisie.



Pour comparaison, dortoirs à Tresbœuf (C. G.C.)

Il arriva qu'un mauvais plaisantin y déposa un colis destiné aux autres toilettes, et le surgé *Pétras* (M. Pierre), nous ayant rassemblés pour dire son indignation et constatant que le coupable ne se livrait pas, déclara qu'il allait "prendre des mesures", formule qui obtint un franc succès et permit à la verve des dessinateurs de donner des interprétations graphiques de ces menaces.

La plupart d'entre nous, citadins, n'avaient jamais été internes et nos familles craignaient beaucoup que la bouffe fût insuffisante en qualité comme en quantité. Et nous avions tous une caisse avec beurre et friandises diverses. Il est vrai que les menus étaient frugaux et peu variés. J'ai longtemps boudé les choux-fleurs pour en avoir ingéré trois ou quatre fois la semaine à la saison, tout juste bouillis, arrosés d'une maigre vinaigrette. Le pain ne manquait pas à Louvigné et nous faisons visite à la boulangerie pour grignoter pendant les études du soir. Certains étaient toujours volontaires pour le pain ; le gentil minois de la fille de la maison n'y était pas pour rien. On ajoutait parfois à ces agapes une friandise spéciale, des pastilles de saccharine, une découverte récente pour nous, qui effervesçait dans la bouche en y laissant un goût amer et sucré à la fois.

Le surveillant affecté à notre étude et souvent à notre dortoir avait reçu le surnom de *Napo*, pour son visage rond dont l'intelligence avait repoussé les rares pilosités en couronne, et pour l'habitude qu'il avait prise de passer deux doigts de sa main droite dans son gilet. Très jaloux de son autorité, il se heurtait à une inertie et une mauvaise volonté passive qui le mettait dans une rage impuissante à trouver des coupables. Il ne s'y retrouvait jamais lorsqu'il nous comptait pour l'entrée au dortoir, sans s'apercevoir que d'aucuns ressortaient par une fenêtre pour repasser devant lui.

Ses rondes nocturnes s'empêtraient dans les sabots gentiment laissés dans le couloir entre châlits et armoires, et ses chutes éveillaient des chahuts qu'il ne pouvait plus maîtriser.

Il devait avoir le sang lourd et en étude il cachait ses somnolences derrière l'apparence d'une profonde réflexion, et sa main droite quittait alors le gilet pour pouvoir soutenir un front si noblement chargé de pensées. Nous le réveillions par les procédés les plus inventifs, dont le meilleur fut sans doute les trains de boîtes d'allumettes auxquels l'époque des hannetons nous permit d'atteler suffisamment de ces coléoptères pour qu'attirés par les lampes, ils déclenchent un carillon d'abat-jour qui le sortait en sursaut de ses cogitations.

Les profs résidaient en partie à Louvigné : *Nénesse* (Renaud) en face la boulangerie, Montpert sur la route de Bais ; *Verkhoïansk*, alias *Fend-la Bise* (Jayles), lui, venait de La Guerche, et sa bicyclette remmenait sa longue silhouette don-quichottesque vers sa femme qui enseignait là-bas les lycéennes. D'autres devaient venir de Rennes et distribuaient leurs cours dans les différentes annexes. Seules les secondes étaient à Louvigné, les premières et terminales jouissant des plaisirs de Lalleu, Tresbœuf ou Thourie.

Celui qui nous a laissé le plus de souvenirs est le Teuf, prof de sciences physiques. Gentil comme tout, mais ronchon et bafouilleur, il alliait à une grande valeur scientifique une compétence pédagogique si relative que chacun de ses cours était un happening. Dartois était un de ceux qui lui jouaient le plus de tours, un jour s'affalant sur son chapeau mou en feignant de vouloir voir de plus près une expérience, une autre fois remplaçant le sodium d'un flacon par de la craie carrée, ce qui fit que Teuf fut très surpris de ne pas voir réussir son expérience. C'était chouette, le sodium, pour faire sur les flaques d'eau des petits bateaux qui s'enflammaient spontanément, insecte argenté crachant et tournoyant...

Une autre fois, pendant un cours, Dartois montait à l'aide de compas, de crayons et de règles, un mobile qui aurait fait rêver Calder, lorsque le Teuf d'une main courroucée, fit voler le tout aux quatre coins de la classe. Mais le brave Teuf regretta aussitôt son geste et revint : " Vous n'écoutez pas, Dartois... mais c'est intéressant, remontez donc votre mécanisme..."

Teuf-Teuf Teuf Le Teuf

La vie d'un surnom est singulière.

L'élève l'adopte en arrivant dans la classe, l'onomatopée lui suggérant un rapport avec le train (vapeur à l'époque).

L'observation de chacun, à chaque génération, enrichit alors le rapport, trouvant une explication nouvelle au surnom.

M. REBUFFE fume, il tourne le volant de « *la machine de Gramme* », ses postillons sont qualifiés « d'escarilles », la remorque fixée à son vélo est assimilée à un wagon...

Peut-être connaissez-vous d'autres versions...

A l'origine (la vraie ?) du surnom : un travail dans les wagons du tri postal, pour payer ses études.

A. Th.

Je dois avouer que j'avais ma part de ces jeux cruels : un jour Teuf entreprit de commencer le cours d'optique et nous réunit dans une salle obscurcie complètement mais dont l'équipement électrique était sommaire, et le fil d'alimentation, un peu rafistolé, traversait la classe pour atteindre la prise au fond de la classe, juste derrière moi. Ce fut l'occasion d'une série de disparitions et de réapparitions du courant, la pression de mon pied suffisant pour faire interrupteur, à l'embarras du pauvre Teuf mais à la grande joie de tous.

Nos loisirs, c'était d'une part les promenades, souvent en "croco" ou en colonne, au pas en chantant sous la direction de Tarzan, un des profs de gym, vers le bois de Cornillé d'où nous ramenions quelquefois des tracts anglais. C'était pour beaucoup le football devant les baraques, pour Yves et moi la musique. J'avais aussi repris ma fabrication de petits postes à galène dans des boîtes à plumes, sur lesquels un montage ingénieux dont j'ai perdu le brevet permettait de recevoir Radio-Paris (celui dont Pierre Dac chantait, sur l'air de la Cucaracha, "*Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand*"), le poste allemand installé non loin à Thourie, mais aussi et surtout la BBC. Les émissions se superposaient un peu, mais j'avais un carnet de commandes bien garni.

Tous les samedis nous retournions à Rennes pour revenir le dimanche soir, le tout à bicyclette. C'était l'occasion de changer le linge et de ramener quelques provisions. La différence d'heure, Rennes à l'heure allemande et Louvigné à l'heure solaire, soit deux heures, avait pour conséquence qu'enfourchant nos bécanes au lycée à deux heures le samedi après-midi, nous arrivions à la maison à près de six heures, alors que le dimanche soir nous avions tout notre temps puisque nous arrivions "avant de partir".

Le trajet n'était pas sans danger et un jour où nous passions près du T.I.V. dans la côte de Domloup, deux Spitfires vinrent le mitrailler. Il resta d'ailleurs là pendant tout l'été 44 et essuya plusieurs fois le feu des mitrailleuses aériennes.

Une grande fête fut organisée par le lycée pour la population de Louvigné, et sans doute aussi pour nous occuper sainement. Au programme une pièce de Labiche et des chœurs, mais aussi un numéro de clowns où Dartois put déployer ses talents avec Robert et le copain Buchet. Il faut dire qu'ils eurent beaucoup plus de succès que la partie musicale du spectacle, pourtant de valeur.

Notre orchestre, (Yves, les Renaud et moi, augmenté de la future femme d'Yves, Annick), fit de brillantes prestations, et le père Guézennec chanta quelques airs d'opéra, aidé d'une jolie vache qui, sans doute charmée par les contre-ut, voulut pousser elle aussi sa note, ce qui fit que Dartois entreprit de se muer en cow-boy pour l'éloigner, spectacle dont d'aucuns préférèrent le burlesque au bel canto...

Gérard Dufeu, le commis de la ferme du Pin, nous avoua après : "*Quand je vus l'Bouézinec avec son violon et l'aoute ô sa queusse enteur les quiéttes* -c'était le violoncelle de madame Renaud-, *je m'n'allis bêre eune bolée*".

Que d'écueils alors dans l'acculturation musicale des populations rurales !

Vint le 6 juin, le débarquement. J'étais à Rennes, mais ma mère voulut me raccompagner à Louvigné où Robert était resté.

Elle eut toutes les peines à rentrer à la maison en évitant les barrages par les petits chemins pour éviter la réquisition de son vélo.

Au lycée on ne savait pas très bien quoi faire de nous. Les convois allemands remontaient vers la Normandie et nous trafiquions les poteaux indicateurs pour les retarder. Nous n'eûmes pas le temps de poursuivre ces jeux dangereux car le lycée ferma.

Beaucoup retournèrent chez eux mais quelques-uns, dont Robert et moi, furent confiés à des fermières dont les époux étaient prisonniers, pour les aider aux travaux des champs.

Jacques Martin



Au bois de Cornillé
(Classe entière - coll. JL)

Témoignage de Emile Renaud

La politique de « renouveau national » ne pouvait confier à des professeurs soupçonnés d'être francs-maçons et anticléricaux le soin de former les futurs éducateurs de la jeunesse dans des séminaires laïcs. Vichy n'aimait ni Jules Ferry, ni Ferdinand Buisson. Et voilà pourquoi après notre admission au concours d'élèves-instituteurs, nous nous étions retrouvés au Lycée de Rennes.[...] Ce ne fut pas dans la cour d'honneur que se déroula la rentrée. Rennes avait été bombardé à plusieurs reprises et les autorités avaient jugé plus prudent de déplacer le lycée à la campagne.

Des classes vertes avant la lettre [...] On ne pouvait trouver plus vert car Louvigné était un charmant village, à l'est de Rennes, à quelques lieues de Vitré et de la Guerche, qui abritait le Lycée de filles. Hors des grandes routes et lignes de chemin de fer, sans terrain d'aviation ou de camp militaire, un bel étang, des bois, des champs, aucune usine, on ne pouvait mieux choisir. Pour atteindre cet Eden, le T.I.V. un tortillard poussif ; autour de l'église, les commerces indispensables même au temps des cartes de rationnement.

Le café nous était interdit mais nous fréquentions la boulangerie. Était-ce pour les yeux bleus et la poitrine avantageuse de la vendeuse ou pour les pains de Savoie et les biscuits à la cuiller qu'on y vendait sans ticket ? Je ne peux pas trancher aujourd'hui. Coïncidence heureuse [...] le médecin, le docteur Collin était un Dolois. Un jour il dut m'inciser un anthrax à la cheville gauche et aussi bizarre que cela puisse paraître, avoir retrouvé un compatriote, même avec un bistouri à la main m'avais fait chaud au cœur. C'était la première fois que je quittais la maison ; Louvigné me semblait le bout du monde [...]



Col. E.R.



Classes, dortoirs, réfectoire, cuisine, tout avait été aménagé dans des baraquements et sur la photo que j'ai retrouvée dans ma boîte à trésors on peut remarquer les peintures de camouflage des toits [...] On peut aussi remarquer en regardant de près le cliché que l'uniforme du lycéen consistait en une blouse grise et une paire de sabots de bois. Le fin du fin de l'élégance étant les sabots tout en bois, ferrés ou cloutés qu'il ne fallait surtout pas nettoyer sous peine de passer pour un crâneur, la blouse grise ne pouvant être lavée qu'à l'occasion des vacances et comme de toute façon, le savon était rare...

Le *surgé* (surveillant général) responsable de l'ensemble était Monsieur PIERRE (*ci-contre. Ndrf*), son surnom ne pouvait être que *Petrus* ; il était assisté de Monsieur Merrien surnommé « Napo » à cause de sa ressemblance frappante avec Napoléon. Elle avait dû déteindre sur lui au point de lui faire glisser tout comme l'Empereur, une main dans le boutonage de sa veste. [...] Pétrus avait un coadjuteur dont j'ai oublié le nom. Sa spécialité était de repérer les quidams qui erraient dans la cour en dehors des heures de récréation et de les diriger d'un index qui ne souffrait pas la discussion vers la pompe, car à Louvigné il n'y avait pas l'eau courante. Pour la toilette matinale des internes, on utilisait l'eau d'un réservoir perché sur un bâti métallique qui distribuait l'eau avec parcimonie, à des lavabos collectifs. Il fallait bien, dans la journée, le remplir ce réservoir. La pompe, de marque Japy, musclait l'avant-bras. Inutile de dire que l'eau était froide et, lorsqu'il gelait, on ne se lavait guère...

Les internes participaient à l'épluchage des pommes de terre mais ceci n'était pas une corvée bien au contraire ; en hiver ils étaient au chaud dans la cuisine, étaient dispensés de permanence et les cuisiniers leur offraient en guise de remerciements, un bol d'orge grillé.[...]

En plus du dépaysement cette classe était pour nous une découverte. Une liberté accrue par rapport à l'E.P.S., nous commençons l'apprentissage de l'autonomie [...] Les élèves-instituteurs étaient tous regroupés dans la même classe car ils n'avaient étudié ni latin, ni grec, ni deuxième langue vivante, ils ne pouvaient se présenter à aucune série existante de baccalauréat ; on leur avait donc mijoté une série à part dans laquelle les sciences physiques remplaçaient la deuxième langue ou les langues mortes. Nous ne rencontrions aucune difficulté dans les disciplines scientifiques, c'était une autre paire de manches dans les disciplines littéraires. On dirait aujourd'hui que nos handicaps appartenaient plus aux domaines verbaux qu'au raisonnement hypothético-déductif. Belle formule pour dire que nous étions meilleurs en mathématiques qu'en lettres. [...]

Par reconnaissance pour nos professeurs, il me faut dire qu'ils étaient de qualité ; ils savaient sans se décourager et sans nous décourager, colmater les brèches de notre culture lacunaire. Parmi eux il y avait de « grandes pointures » et je ne dis pas cela parce qu'ils jouaient au foot avec nous. Beaucoup sont devenus professeurs de faculté, certains sont morts en déportation tel le professeur Normann. Au cours de cette année de seconde, il arrivait qu'un professeur disparaisse, nous nous interrogeons quelques semaines et apprenons qu'il avait été arrêté ou avait rejoint la Résistance¹. Les rumeurs les plus fantaisistes circulaient mais la méfiance était de règle ; nous apprenions à vivre dans un monde où il fallait dissimuler ses opinions, surveiller ses paroles, taire ses espoirs.

C'était un autre apprentissage comme était celui de vivre, loin du foyer, avec des élèves dont les parents appartenaient à des classes sociales très différentes de celles de nos familles. Nos parents étaient ouvriers, employés, agriculteurs, petits fonctionnaires, autant de catégories sous-représentées dans les établissements secondaires ; dans les cours, sur les terrains de jeux, au dortoir, nous partageons notre exil avec des fils de magistrats, de chefs d'entreprise, de membres de professions libérales. Nous vivions notre premier brassage social.

Le matin du 6 juin 1944 ne fut pas un matin comme les autres. Le père de Jacques Lorier qui captait sur un poste à batteries les nouvelles de Londres nous annonça avant notre départ pour le lycée, le débarquement en Normandie. J'ai appris beaucoup plus tard, qu'il renseignait un réseau sur les activités du centre de repérage allemand installé à Vergéal, tout près de Louvigné. La discrétion s'imposait.

Dans les baraquements régnait le plus grand des tohu-bohu [...] *Pétras* avait-il des consignes du style : « *Conduite à tenir en cas de débarquement* » ? Peut-être, mais il n'eut pas le temps de les faire connaître car les baraques se vidèrent très vite, chacun regagnant, par ses propres moyens, son domicile. Pour nous trois², ce fut le retour à la *Peillarderie*

Nous sentions bien depuis quelques semaines que le débarquement était imminent ; nous recevions les nouvelles de Londres et les messages personnels se multipliaient, ensuite les vols d'escadrilles s'intensifiaient et nous trouvions des tracts en nous rendant au lycée ainsi que des rubans de papier argenté qui ne manquaient pas de faire jaser. Pour certaines personnes, ces papiers qui brouillaient le repérage des avions étaient des emballages de biscuits que les aviateurs lançaient par les hublots, d'autres y lisaient même des messages qui précisaient la date du débarquement. En plein jour, de drôles d'avions à double carlingue, les P38, maraudaient le long des routes, mitraillaient à l'occasion un camion, nous avions même assisté à un combat aérien qui nous avait surpris par sa rapidité. Nous l'attendions, c'est sûr, ce débarquement, il n'empêche que le 6 juin fut une surprise d'autant que ce jour, il pleuvait des cordes et que nous pensions que les alliés choisiraient une période de beau temps pour débarquer.

[...] Nous ne recevions plus de courrier de Dol que nous savions en zone interdite. [...] Comment s'occuper ? Il y avait bien quelques livres à lire ; c'était la collection complète du théâtre du XVII^e siècle ; pour varier les plaisirs nous pouvions proposer notre aide à la ferme voisine.[...] Je n'aurais jamais lu *Tite et Bérénice*, *Bajazet* ou *l'Amour Médecin* et je n'aurais jamais su que pour nourrir les perdreaux trouvés au nid au moment des foins, il fallait chercher des œufs de fourmis, sans ces semaines d'attente à Louvigné.

Avantages non négligeables car à la fois j'améliorais ma culture générale et je profitais à la ferme de repas à base de cochonnaille, de pain blanc beurré à volonté et d'un cidre un peu raide ; le tout prenant des allures de festin.

Je devais quitter Louvigné le 28 juin. » [...]

Emile Renaud

(Le texte ci-dessus est extrait d'un article paru en octobre 1997 dans le n° 32 de la revue, aujourd'hui disparue, **Notre Dol**.)

¹ Ainsi Monsieur Marcel Coué, professeur d'Anglais qui fut nommé Inspecteur d'Académie d'Ille-et-Vilaine à la Libération.

² Emile Bertheleu, Jacques Lorier, Emile Renaud ; les trois Dolois y sont hébergés par les grands parents de Jacques Lorier (voir l'article pp 9 et 10)

